

Pensacola, le 27 février 1957

Mes chères Madeleine,

Quel drôle de voyage! René Richard navigue à travers les villes et la circulation des Etats-Unis comme à travers la forêt en se guidant principalement sur le soleil. Il ignore superbement la plupart des indications routières, ce qui complique grandement ma tâche, laquelle est de nous remettre dans le bon chemin. Presque tous les soirs, Blanche et René sortent tout le fournement; casseroles, provisions, marmites et poêle. On court alors un supermarket pour s'acheter pain, lait, viande, etc. puis Blanche en un tour de main nous fait un assez bon repas. Pour le moment, nous avons loué deux installations rapprochées; pour moi une chambre avec salle de bain et petit patio, pour mes compagnons une autre chambre avec kitchenette. Il y a ici des tas de «ette». Des launderettes, des luncheonettes, même des caferettes. Continuant dans cette veine, nous avons inventé: motellettes (petits motels), des merdettes (petits coins déserts et emmerdants) et des townettes ou villagettes. Le nôtre est de ce genre; un «block» c'est absolument tout. Nous nous trouvons dans une longue île entre le golfe du Mexique et une baie profonde, reliée par un pont de quatre milles (non pas millettes) à la grande route vers Pensacola, laquelle ville est à dix milles environ. Partout du sable extrêmement fin, formé sans doute de coquillages, un sable très propre et blanc comme du sel. Là-dedans des palmiers aux touffes hautes et un peu tristes, que René a baptisées «queues d'autruche». Mais la mer, oh! la mer, que vous l'aimeriez toutes les deux, à «perte de vue» venant se briser en hautes vagues longues sur le sable! Hier soir, en regardant les grandes vagues se dérouler, j'ai revu votre petit coin de la Baie St-Paul et notre Madeleine Bergeron jouant dans les belles vagues et criant de joie. Qu'importe si, le lendemain, vous alliez payer ce bonheur de courbatures, de brisures dans tous les membres. Le jeu en valait n'est-ce pas, la chandelle. Et ici aussi il la vaut. Les nuits sont assez fraîches, mais presque toutes les journées de 65 à 70 degrés. C'est très agréable. Jusqu'ici je ne fais que tâter l'eau, ne m'avancant dans la mer que jusqu'aux genoux. Je ne peux pas dire que je raffolle de l'Amérique et de tout ce que nous voyons chaque jour de gadgets. Dans chaque rest room que nous avons fréquentés, nous avons découvert une nouvelle et curieuse petite invention pour se laver les mains, et presque tout ce que nous mangeons, fumons, buvons, nous vient de machines les unes plus «cutes» que les autres. Faire fonctionner certaines d'entre elles m'a pris un bon quart d'heure de méditation parfois. Quant à Blanche, parfois elle renonce tout simplement à l'effort devant tous ces mécanismes et se passe de savon ou de «drinks». Les fens du Sud toutefois sont affables et gentils. On a toutes les peines du monde à comprendre leur langue qui a un accent traînant. René persiste à dire qu'ils ne parlent plus l'anglais. Nous passerons sans doute une semaine dans ce campement et ensuite je verrai probablement la Nouvelle-Orléans. Chère Madeleine Chassé, Marcel a-t-il reçu et vous a-t-il, donné les reçus de la banque (2 pour 2 banques) à adresser à Maître Jean-Marie Nadeau? Je m'ennuie de vous deux et de Marcel. Ce voyage à nous quatre serait

adorable, car ensemble je pense que nous trouverions de quoi rire à gorge déployée. Blanche manque un peu d'humour. Heureusement René en a pour deux.

Je vous écrirai de nouveau avant longtemps. N'allez pas m'oublier; gardez-moi ma place bien chaude dans votre coeur et pensez à moi comme je pense à vous chaque jour en passant par Pensacola. Essayez de dire cette phrase un peu vite. Personne d'entre nous la prononce sans s'accrocher la langue : en passant par Pensacola. René dit que ce nom de vile signifie : une panse de coca cola. Il a peut-être raison.

Je vous embrasse toutes les deux bien affectueusement.

Gabrielle

El Mar Units
Gulf Breeze
Pensacola
Florida
René a transformé El Mar en La Marde.